

177. C. 366

TRAFALGAR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ADRIEN ROBERT ET AUGUSTE PERROUX,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique,
le 29 novembre 1842.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

RAIMBAUT, surnommé TRAFALGAR, sergent dans les marins de la garde impériale.....	MM. CULLIER.
MORIN, fermier.....	HYPPOLITE.
LAROCHE, propriétaire.....	POULET.
VICTORIN, amoureux de Louise et garçon de ferme.....	PROSPER.
GABRIELLE DE NÉRIS, sous le nom de GABRIEL.....	M ^{mes} LUCIE.
LOUISE, fille de Morin.....	RACINE.
VILLAGEOIS, ami de Morin.	

La scène se passe en Alsace, en 1813.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue de village. A droite, la maison de Morin. A gauche, la grille d'un château, devant laquelle est un gros arbre.

SCÈNE I.

LOUISE, VICTORIN.

(Au lever du rideau, Louise écoute à la porte de la maison de Morin.)

VICTORIN, à la cautionnade.

Eh zig... eh zig... eh zig... et fric, eh froc !
Quand les vaches vont au champ.
La première va devant.

LOUISE, impatentée.
Est-il ennuyeux avec sa chanson !

VICTORIN, entrant.
Eh zig... et zig... et...

Chut !

VICTORIN.
Tiens, c'est toi, Louise... Qu'est-ce que tu fais donc là ?

LOUISE.

Tu vois bien, j'écoute !

VICTORIN.

Aux portes !... Ah ! ben, c'est joli !

LOUISE.

Mais, tais-toi donc, à la fin, tu m'empêches d'entendre.

VICTORIN.

Et vous n'êtes pas honteuse, mademoiselle ?...
Oh ! les femmes ! les femmes ! C'est-il curieux ;
jamais de la vie un homme ne ferait de ces choses-là... (Après un silence.) Dis donc, Louise...

LOUISE, écoutant.

Quoi ?

VICTORIN.

C'est-y intéressant, ce qui se dit là ?

LOUISE.

Je crois bien !

VICTORIN.

Ah !... ah ! c'est intéressant.

(Il va se coller contre la porte.)

LOUISE.
Eh ben, qu'est-ce que tu fais donc là ?

VICTORIN.
Moi, rien.

LOUISE, le poussant.
Tu n'es pas honteux !

VICTORIN.
Louise, ma bonne Louise, un petit mot, rien qu'un !... Aussi vrai que je suis ton amoureux, je n'en écouterai pas deux.

LOUISE, écoutant.
Rien ! rien ! Ah ! mon Dieu, ils se lèvent !
(Elle recule.)

VICTORIN.
Qui donc ?

LOUISE.
Mon père et M. Laroche !

VICTORIN.
Encore ensemble !... Ah ! ça, mais, sapristi !... qu'est-ce qu'ils ont donc à manigancer comme ça tous les jours que Dieu fait ?

LOUISE.
Ne fais donc pas tant de bruit.

VICTORIN, se calmant.
Après ça, dis donc... c'est peut-être ben au sujet de ce fermage dont le père Morin avait envie.

LOUISE.
Ah ! ben oui... monsieur Laroche, un richard, est-ce qu'il se leverait si matin pour ça ?

VICTORIN.
Tiens, Louise, je commence à trouver que t'avais pas tort d'écouter.

LOUISE.
AIR : du Piège.

Jusqu'à présent je ne sais qu'un moyen
Pour ben entendre, c'est de prêter l'oreille.

VICTORIN.
Oh ! les sournois, vraiment il serait bien,
Tous deux de leur rendre' la pareille.
Ils vont sortir, épions-les, crois-moi,

LOUISE.
Ce serait mal !

VICTORIN.
Nous pouvons, je suppose,
Quand pour parler, ils se cachent, ma foi,
Pour écouter, faire la même chose.

Gare à nous, les v'là... tiens toi sous l'escalier,
moi sur cet arbre. (Ils se cachent.)

.....

SCÈNE II.

LES MÊMES, cachés, MORIN, LAROCHE.

LAROCHE.
Ainsi, père Morin, c'est venu.

MORIN.
Il faut bien en passer par tout ce que vous voulez.

LAROCHE.
Aussi, vous faites des façons.

MORIN.
Bédame ! c'est que ce n'était pas ce mariage-là que j'avais en vue pour ma fille.

LAROCHE.
Toujours la même chanson... encore votre Raimbaut.

MORIN.
Il m'a rendu un assez grand service, j'espère.

LAROCHE.
Sans doute, mais un garçon que vous ne reverrez jamais !

MORIN.
Oh ! allez, monsieur Laroche, si j'avais encore un brin d'espoir, je vous promets bien... mais c'est dit, et quand une fois j'ai donné ma parole...

LAROCHE.
On sait ça, père Morin... Maintenant, allons au château terminer nos arrangements, vous verrez la corbeille de noces.

MORIN.
Ah ! vous faites bravement les choses... on dirait que votre fortune vous est venue en dormant.

LAROCHE, changeant la conversation.
Ah ! ça, vous êtes sûr que mademoiselle Louise ne dira pas non.

MORIN.
Elle, Louise ? pas plus de volonté qu'un agneau ; simple comme bonjour ; jamais de caprice.
(Louise fait un geste mutin.)

LAROCHE.
Et... pas d'amoureux ?

MORIN.
AIR de madame Favart.

Ah ! pour ça j'en répons d'avance,
Les princip's j' les ai formés
J'y veille depuis son enfance,
On peut la prendre' les yeux fermés.
Un amoureux ! Soyez tranquille ;
Avec moi, son compte serait clair !
J'en voudrais voir un...

VICTORIN, à part.
C'est facile,
Il n'a qu'à regarder en l'air.

LAROCHE.
Je m'en rapporte à vous !

VICTORIN, faisant un pied de nez.
Avale-moi ça.

LAROCHE.
Si nous la prévenions tout de suite ?

MORIN.
Non, à notre retour... Je vais seulement l'avertir que suis au château... (Appelant.) Louise...

LAROCHE.

Où donc est-elle ?

MORIN.

Elle dort !... Louise ! Louise !... Diable ! elle a le sommeil dur, à ce matin. (Riant.) Hé ! hé ! le sommeil de l'innocence, mon cher monsieur... Louise ! Louise !... Éveille-toi donc ?

VICTORIN, à part.

Aie ! aie ! comment la tirer de là !

LAROCHE.

Allons, père Morin, laissez-la dormir.

MORIN.

Non, non, faut pas lui donner de mauvaises habitudes... Louise ! ohé Louise !

VICTORIN :

Qu'est-ce que c'est, père Morin ?

MORIN.

Hein ! qu'est-ce qui parle ?

VICTORIN.

Moi ! donc.

MORIN.

Qui, toi ?

VICTORIN.

Mais dam ! Victorin, votre garçon de ferme. Levez donc la tête.

MORIN.

Que diable fais-tu là, perché ?

VICTORIN.

Moi, tiens, je dénêche des merles, donc. Oh ! ils sont sans plumes... c'est indécent ! Dites donc, et moi qui voulais les apporter à mademoiselle Louise !... Ah ! ça, qu'est-ce que vous lui voulez à votre fille ?

MORIN.

Qu'est-ce que ça te fait ? (A Laroche.) Attendez-moi un instant, monsieur Laroche, je ne fais que monter et descendre.

VICTORIN.

Monsieur Morin, monsieur Morin... faut pas vous donner cette peine-là, mademoiselle Louise y est pas.

MORIN.

Comment, où est-elle donc ?

VICTORIN.

Tenez, je l'aperçois là-bas, au fond du jardin, qui arrose vos artichauds... faut-il l'appeler. (Appelant.) Ohé, ohé ! mademoiselle Loui-i-i-se !

MORIN.

Allons, tais-toi, braillard... Tu diras à Louise que je suis allé au château, et que je reviendrai tout à l'heure.

VICTORIN.

Suffit, père Morin, je me sens capable de lui dire ça.

MORIN.

Je suis à vous, monsieur Laroche.

(Ils entrent par la grille.)

SCÈNE III.

VICTORIN, LOUISE.

VICTORIN, descendant de l'arbre.
Enfoncé, le papa !

LOUISE, sortant de sa cachette.

Eh bien, tu l'as entendu.

VICTORIN.

Cré nom ! que trop !

LOUISE.

Il s'agit d'un mariage !

VICTORIN.

Louise... une supposition... je parie que c'est pour son neveu.

LOUISE.

Mais il n'en a pas de neveu.

VICTORIN.

Oh ! quand je dis son neveu, ça peut aussi bien être son fils ou son petit-fils... Je sais pas au juste !

LOUISE.

On ne lui en connaît pas non plus, il y a si peu de temps qu'il est dans le pays.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

Et puis, s'il faut que je te l' dise,
Je crains bien que ce n' soit pour lui !

VICTORIN.

Ce vieux ! t'épouser ! quelle bêtise !

Il a passé l'âge d'être mari.

Ici, tu conviendras, ma chère,

Qu'il s'rait par trop modeste, oui dà !

De s'contenter d'être papa,

Quand on pourrait être grand père !

LOUISE.

Ça n'empêche pas qu'il est toujours à me dire comme ci, comme ça, bien des choses... que je suis ben gentille, que je rendrais un mari bien heureux !

VICTORIN.

Il a dit ça ?

LOUISE.

Vrai ! et avec ça, il me fait des yeux ! oh ! mais des yeux !

VICTORIN.

Vieux scélérat ! (Lançant des œillades.) Comme ça, hein ?

LOUISE.

Comme quoi ? Recommence un peu !... Juste, c'est ça !

VICTORIN, haussant les épaules.

Il n'y a plus de vieillards !

LOUISE.

Qu'allons-nous faire, dis donc ?

VICTORIN.

Bédame, dis toi-même !

LOUISE, rêvant.

Il y aurait ben un moyen.

VICTORIN.

Lequel ?

LOUISE.

Tu sais ben, Raimbaut, dont mon père parlait tout à l'heure, ce brave garçon que nous avons connu en Lorraine, avant de venir ici, en Alsace, et qui a remplacé mon frère tombé à la conscription, il y a sept ans de cela.

VICTORIN.

Connu ! connu !... Dieu de Dieu ! le père Morin m'a-t-il raconté de fois cette histoire... Il la dit à tout le monde ; ça finit par devenir sciant.

LOUISE.

Mon père lui a promis que je serais sa femme s'il revenait jamais dans le pays, sais-tu ?

VICTORIN.

Bon, il ne reviendra pas, j'en suis sûr, j'ai assez brûlé de chandelles pour ça, et des six encore !

LOUISE.

Eh ben, une idée !... Si je disais à mon père, que je l'aime, et que je veux l'attendre.

VICTORIN.

Minute, il n'aurait qu'à revenir.

LOUISE.

Mais tu viens de dire toi-même que tu étais sûr que non.

VICTORIN.

Du tout ! est-ce que je sais, moi... le diable est si malin !

LOUISE.

Sois tranquille... J'ai demandé de ses nouvelles à des militaires qui revenaient de l'armée, et qui connaissaient Raimbaut, tous m'ont assuré qu'il devait être mort, puisque personne ne l'avait revu, après je ne sais quelle bataille... Je n'ai pas voulu dire ça à mon père, crainte de lui faire de la peine... et tu comprends...

VICTORIN.

Si c'est comme ça !...

LOUISE.

Ca nous fera toujours gagner du temps.

VICTORIN.

Jusqu'à ce que ma tante Rigobert ait assez vieilloté, comme ça, et me laisse son bien, alors je mettrai ma veste de nankin et mon castor, je m'en irai trouver le papa Morin, et je lui dirai poliment : « Me v'là, fichtre ! je suis callé à c' l'heure, voulez-vous me donner... »

LOUISE.

Tais-toi, on vient !

VICTORIN.

Ton père... est-ce que ça serait fini avec monsieur Laroche ?

LOUISE.

C'est un jeune homme.

SCÈNE IV.

LOUISE, GABRIEL, VICTORIN.

GABRIEL, timidement.

Pardon si je vous dérange... mais...

LOUISE.

Approchez... nous ne sommes pas bien méchants, allez.. Que demandez-vous ? Faut pas rougir pour ça... un gîte, pas vrai ?

GABRIEL.

Vous seriez assez bonne ?...

LOUISE.

Comment donc ! les militaires sont toujours les bien-venus chez nous... mon père les aime beaucoup. En attendant, v'là une table ; Victorin va vous chercher de quoi vous remettre un brin, car vous avez l'air bien fatigué ! (Victorin sort.)

GABRIEL.

Oh ! oui, mademoiselle.

LOUISE.

Pauvre petit, comme il a la voix douce ! quel meurtre de forcer un enfant comme ça d'être militaire... Asseyez-vous... on va vous servir, et puis vous entrerez là pour vous reposer.

GABRIEL, lui prenant la main.

Que de bonté !... Oh ! je vous remercie !

VICTORIN, passant entre eux.

C'est bon, c'est bon, y a pas de quoi !.. (A part.) Faut toujours que ça touche les gens, ces militaires.

GABRIEL.

C'est que... je ne sais comment vous dire que je ne suis pas seul... J'ai un camarade, là-bas.

VICTORIN, regardant

Là-bas, tiens, c'est un matelot !

GABRIEL.

Oui, un marin de la garde impériale !

LOUISE.

Mais il sera aussi le bien-venu ; quand il y a pour un... il y a pour deux.

VICTORIN, se versant.

Certainement, et même pour trois !

GABRIEL, prenant la main de Louise.

Vous êtes mille fois trop bonne, mademoiselle.

VICTORIN, à part.

Il touche encore !... (Les séparant.) Ce cher enfant, j'aime t'y les militaires, moi ! (Appelant.) Ohé, matelot !

GABRIEL.

Trafalgar !.. Trafalgar, par ici !

TRAFALGAR, à la cantonade.

Présent !

SCÈNE V.

LES MÊMES, TRAFALGAR.

TRAFALGAR.

Ah!.. ah!.. tu as donc trouvé un billet de logement, toi?

LOUISE.

Oui, monsieur le soldat.

TRAFALGAR.

Sergent, sans vous commander, ma belle enfant.

LOUISE.

Tant que vous serez chez nous, rien ne vous manquera.

TRAFALGAR.

Eh bien ! voilà parler ! qu'en dis-tu, Gabriel ? ce n'est pas comme là-bas, où l'on ne trouvait à se rafraîchir qu'à coups de sabre ; à la bonne heure, on sait vivre ici !

AIR : Elle a trahi ses sermens et sa foi.

Lorsqu'au retour de glorieux combats,
Un malheureux, accablé de souffrance,
Vers la frontière a dirigé ses pas
Et trouve enfin un' chaumière de France,
Il peut frapper ; le soldat du pays
Est toujours sûr d'y trouver des amis.

Bien des remerciemens, mamzelle.

VICTORIN, buvant et à part.

Allons, bon ! voilà qu'il touche aussi, celui-là, quand je vous le disais. (Haut.) Sergent !

TRAFALGAR.

Conscrit !

VICTORIN.

Voulez-vous boire un coup ?

TRAFALGAR.

Jamais de refus ! (Ils trinquent.)

LOUISE, à Gabriel.

* Allons, vous resterez ici jusqu'à ce que vous soyez remis de vos fatigues.

GABRIEL, lui prenant la main.

Ce serait avec bien du plaisir, mademoiselle, mais nous ne pouvons nous arrêter.

VICTORIN, à part.

Allons, bon ! voilà que l'autre recommence... Bas les mains donc!.. (Haut) Un verre de vin, mon jeune soldat!

GABRIEL.

Je ne bois jamais de vin... un verre d'eau, si vous voulez bien...

VICTORIN.

Ah ! bah !... (A part.) C'est un marin d'eau douce ! (Haut.) Voilà, mon brave, buvez-moi ça... vous m'en direz des nouvelles... Il en y a qui n'aiment pas l'eau... je ne comprends pas ça... Il y a de l'eau qui est excellente.

(Il boit un grand verre de vin.)

LOUISE.

Au moins, monsieur le sergent, vous passerez la nuit à la ferme ?

TRAFALGAR, lui prenant la main.

Mais dam ! ma belle enfant !...

VICTORIN, à part.

Ah ça ! ils sont donc enragés ! (Haut.) Sergent, la bouteille n'est pas vide.

TRAFALGAR.

C'est juste, on y va !... (A Louise.) Faut demander ça à Gabriel... c'est lui qui commande.

VICTORIN, buvant.

Lui ? c'est le cadet !

TRAFALGAR, buvant.

Raison de plus... on se règle sur ses forces.

AIR : Restez, troupe jolie.

Je le laisse marcher en tête,
Et je suis toujours l'arme au bras.
Quand il dit : Halte ! je m'arrête,
S'il dit : Marche ! j'emboîte le pas (bis),
Et lorsque aidant à sa faiblesse,
Dans mes bras il faut le porter,
Aussitôt ma fatigue cesse,
Et j'sens mon courage augmenter.

Mais, pour le quart d'heure, rien ne presse, n'est-ce pas, Gabriel ?... On n'a plus l'ennemi sur les talons, et puisqu'on trouve à dormir, une fois en passant, ailleurs que sous le grand baldaquin...

GABRIEL.

Nous resterons !

LOUISE.

Victorin, tu vas faire préparer une chambre.

TRAFALGAR.

Une chambre, merci, je n'en use pas ! ça changerait mes habitudes... Une botte de paille, voilà mon affaire... mais mon camarade, à la bonne heure, c'est jeune... ça a besoin de se soigner.

VICTORIN.

Je ne vois pas pourquoi vous ne coucheriez pas ensemble.

GABRIEL, vivement.

Oh ! non... non !

TRAFALGAR.

Sur la terre, à la bonne heure... on a de la place, on peut se retourner... mais un lit... c'est trop étroit.

LOUISE.

Comme il vous plaira.

TRAFALGAR.

Oui, oui, j'aime mieux ça.

VICTORIN.

C'est drôle... on dirait qu'ils font des façons... des soldats!... ce genre !...

TRAFALGAR, à Gabriel.

Eh bien ! mon garçon, tu dois avoir besoin de te reposer, ne te gêne pas... (A Louise.) Vous permettez, mamzelle ?

LOUISE.

Certainement... Victorin, montre-lui sa chambre.

VICTORIN, achevant de boire.

Voilà !

TRAFALGAR.

Eh bien ! va... je veille sur toi !

AIR :

On nous l'a dit, dans ce modeste asile,
Rien, mou enfant, jamais n'te manquera ;
Ici, tu peux t'endormir bien tranquille,
Pour t'effrayer, l'ennemi n'est plus là.

REPRISE ENSEMBLE.

oo

SCÈNE VI.

LOUISE, TRAFALGAR, puis VICTORIN.

LOUISE.

Il paraît qu'il n'aime pas les Cosaques, votre ami.

TRAFALGAR.

Je crois bien ! faut pas être difficile pour ça, mille tonnerres ! quand on a vu de près ces vilaines figures de Kalmouks.

VICTORIN, à part, en revenant.

Allons, voilà qu'il chuchotte à présent... (Haut et passant entre eux.) V'là qui est fait, le petit a sa chambre ; quant à la vôtre, sergent, y a pas besoin de la faire, et si le cœur vous en dit.. (A part.) Va te coucher, soldat !

TRAFALGAR.

Non, j'aimerais autant une autre bouteille, si ça vous est égal.

VICTORIN.

Tiens, parbleu ! si ça m'est égal ! (A part.) C'est pas moi qui régale !.. (Haut.) Je vas la chercher !.. (A part.) Mais je ne serai pas long-temps, va, militaire que tu es ! (Il sort.)

TRAFALGAR.

Vous voyez, mademoiselle, qu'on ne fait pas de facons.

LOUISE.

Vous auriez bien tort, monsieur le sergent... ce n'est rien que ça... mais quand mon père sera revenu, j'espère qu'il vous recevra bien mieux.

VICTORIN, arrivant en courant, à part.

Il chuchotte encore... Cré nom ! (Haut.) V'là la bouteille demandée.

TRAFALGAR.

Et vous allez me tenir compagnie.

VICTORIN, à part.

Je vas l'humilier... (Haut.) Bédame, sergent, quand on n'a pas l'honneur de se connaître. Hé !.. hé !..

TRAFALGAR.

Vous me dites ça un peu tard... Mais c'est juste,

il faut faire connaissance. (Trafalgar et Victorin s'asseyent, l'un à droite, l'autre à gauche ; Louise reste debout entre eux.) Pour lors, je m'appelle Trafalgar... le nom de la bataille où j'entendis causer le brutal pour la première fois... Une rude affaire, je m'en flatte, où les boulets tombaient comme la giboulée de mars... Quoi ! (Tristement.) Et les camarades, la même chose.

VICTORIN.

Cré nom ! (Il boit.)

TRAFALGAR.

V'là que tout à coup, au milieu de la fumée des bordées que l'on s'envoyait de chaque côté, j'aperçois l'amiral anglais !

VICTORIN, buvant.

Quel animal ?..

TRAFALGAR.

L'amiral !... le général, quoi !..

VICTORIN.

Ah ! bon... eh ! bon... (Après un silence.) Qu'est-ce qu'il faisait, l'animal anglais ?..

TRAFALGAR.

L'amiral !

LOUISE.

On te dit l'amiral.

VICTORIN.

C'est ce que je dis ; après !

TRAFALGAR.

Il était assis sur son banc de quart, fumant sa pipe, ni plus ni moins que si l'on ne tirait pas sur lui.

VICTORIN.

Il était brave, cet animal-là !

TRAFALGAR.

Ah ! farceur, que je me dis comme ça, je te vas faire drôlement fumer, et tes soldats aussi... Je prends ma carabine... je l'ajuste... ni une, ni deux, et l'envoie rejoindre les camarades !

VICTORIN.

Alors, plus d'animal ?

TRAFALGAR.

Tu l'as dit, conscrit ! et v'là comment je fus débaptisé, incorporé dans les marins de la garde impériale, ensuite envoyé en Russie.

VICTORIN.

En Russie... Brouh ! sergent, vous me faites frissonner... (Il boit.)

LOUISE.

Et vous en arrivez ?..

TRAFALGAR.

Présentement... 800 lieues... une fière étape, allez, et des gueusards de chemins où le bon Dieu n'a jamais passé... Enfin, nous v'là de retour. Assez de misère comme ça, je sors d'en prendre.

(Il boit.)

LOUISE.

Et votre camarade ?

TRAFALGAR.

Gabriel ?.. à mes côtés pendant toute la route.

LOUISE.

Quoi ! si jeune... si faible... il a pu supporter toutes ces souffrances ?

TRAFALGAR.

Dam ! le pauvre petit ! je l'aidais tant que je pouvais... C'était si naturel, pas vrai ! un pauvre enfant abandonné et que j'avais trouvé au milieu d'une bande de Cosaques.

VICTORIN, sanglotant.

Sergent, vous allez me faire pleurer le peu de vin que j'ai bu. (Il boit.)

LOUISE.

Oh ! racontez-nous ça...

(Ils se lèvent tous les trois.)

TRAFALGAR.

Volontiers !

AIR : De M. Artus.

Par d'horribles frimats, nos soldats dispersés,
Revenaient tristement du fond de la Russie :
Sur eux le vent du Nord soufflait avec furie,
La neige les couvrait de ses flocons glacés.

A chaque pas, vaincu par la souffrance...

Un de nos compagnons tombait, et, sans espoir,
De son dernier regard, il demandait la France...

La France que jamais il ne devait revoir,

Moi-même, à force de combattre

Un ennemi qui fuit toujours,

Je sens mon courage s'abattre ;

Mais une voix crie : Au secours !

C'est un être faible et timide,

Un enfant sans soutien, sans guide ;

Oh ! dans ce moment solennel,

J'adressai tristement cette prière au ciel :

Dieu de la terre !

Si c'est un frère

Que ta bonté me confie aujourd'hui,

En sentinelle,

Toujours fidèle,

J'en fais serment, je veillerai sur lui.

Mais de notre détresse

Prends pitié, Dieu puissant !

Soutiens dans leur faiblesse

Le matelot et son enfant.

Sa vue a doublé mon courage,

De l'ennemi, j'affronte le courroux,

Et l'aigillon rempli de rage

Se déchaîne en vain contre nous.

Du ciel, un ange tutélaire,

De nous, écartant le danger ;

Contre la lance meurtrière,

Toujours semble nous protéger.

Renaissant à la vie,

Enfin je touche au port ;

J'ai revu ma patrie

Et dis avec transport :

Bannissons la tristesse !...

Merci, Dieu tout puissant !

Qui soutiens la faiblesse

Du marin et de son enfant.

VICTORIN.

Il doit furieusement vous aimer, ce p'tit-là !

TRAFALGAR.

Et moi donc !... (Se reprenant.) Par reconnaissance.

LOUISE.

Comment, par reconnaissance !... Il me semble que c'est ben lui, au contraire..

TRAFALGAR.

Ah ! voilà, c'est que vous ne savez pas... Avant de le connaître, j'étais pourvu d'un tas de défauts dont il m'a corrigé. Maintenant, plus de querelles, plus d'amourettes... (Victorin pose son verre et serre la main de Trafalgar.) Plus de parties de go-belets, plus de jurons... Sage comme une image, je laisse mon bancal dans son fourreau, et si de temps en temps je m'humecte encore le gosier, c'est seulement pour saluer la plus belle moitié des deux sexes... (A Louise.) A la vôtre, ma belle enfant ! (Il boit.)

LOUISE.

Bien obligé, monsieur le soldat.

TRAFALGAR.

Sergent, sans vous commander.

VICTORIN.

Ah ça ! dites donc, sergent, puisque vous avez tué l'animal anglais, je veux ben croire à tout ce que vous me dites ; mais comment se fait-il que le petit se trouvait seul comme ça dans c'te bagarre ?..

TRAFALGAR, cherchant ses mots.

Comment il s'y trouvait ?... Mais c'est tout simple, son père venait d'être tué.

VICTORIN, buvant.

Ça avait un père !

TRAFALGAR.

Oui... un ancien emporté par un obus.

LOUISE.

Pauvre homme !

TRAFALGAR, à part.

Inutile de leur conter la suite, puisque Gabriel ne veut pas qu'on sache la chose... (Haut.) Ah ça ! v'là ma bouteille finie, et mon histoire idem... Je vais voir si le camarade n'a besoin de rien ; vous permettez !

VICTORIN.

Certainement, je vous y engage même !

LOUISE.

Bien volontiers !

TRAFALGAR.

AIR : Des chemins de fer.

Pauvre garçon, là-haut je gage

Qu'il dort du plus profond sommeil,

Tout en fumant, selon l'usage,

Je vais attendre son réveil.

R&PRISE ENSEMBLE.

SCÈNE VII.

VICTORIN, LOUISE, puis MORIN et LAROCHE.

VICTORIN.

Cré nom ! en v'là un brave homme ! Le père Morin sera furieusement flatté de faire sa connaissance, lui qui aime ça, les troupiers... et je parie que, pas plus tard qu'aujourd'hui, il lui aura déjà raconté quatorze fois l'histoire de son remplaçant. Bien du plaisir, sergent... v'là justement le papa. Ah ! encore avec l'autre... Vieil être, va. Tiens-toi bien, Louise.

LOUISE.

Sois donc tranquille ! (Elle le cache derrière sa robe.)

LAROCHE, dans le fond à Morin.)

Présentez-moi, afin qu'elle sache bien que c'est votre volonté.

MORIN.

N'avez pas peur, ça ira tout seul... Bonjour, ma chère enfant !

LOUISE.

Bonjour, mon père !

(Elle salue ; Victorin suit tous ses mouvemens de manière à n'être pas aperçu.)

LAROCHE, saluant.

Mademoiselle Louise !

LOUISE.

Votre servante, monsieur !

(Elle salue ; même jeu de Victorin.)

MORIN.

Tu ne sais pas la grande nouvelle !

VICTORIN, à part.

Nous y v'là (Bas à Louise.) Tiens-toi, Louise !

LOUISE.

Quoi donc ? mon père !

MORIN.

Embrasse-moi, je vais te marier.

LOUISE.

Moi !

MORIN.

(Ça l'étonne !... tu es pourtant en âge d'y songer.)

LOUISE, souriant.

Mais rien ne presse.

MORIN.

Je ne dis pas, mais comme les bonnes occasions sont rares depuis que l'Empereur est là, faut pas laisser échapper celles qui se présentent.

LOUISE.

Comment, mon père, est-ce que vous auriez trouvé...

MORIN.

Ce qu'il te faut. Tiens, regarde !...

(Il lui montre Laroche.)

AIR : Du premier prix.

Permetts qu'ici je te présente,
Pour époux, un homme de bien.

LAROCHE.

Oui, j'ai vingt mille francs de rente.

LOUISE.

C'est magnifique, j'en convien.

VICTORIN, à part.

Vieux cornichon !

MORIN.

Et pour son âge,

Bien conservé.

LOUISE.

Mais pas trop mal.

VICTORIN, à part.

Il aurait pu l'être davantage

En ne sortant pas d'son bocal.

MORIN.

Hein ! qu'en dis-tu, voilà un parti un peu hupé !...

LOUISE.

Certainement, je ne m'attendais pas...

LAROCHE.

Si vous daignez m'accepter, mademoiselle, mon cœur, ma fortune, tout ce que je possède est à vous.

VICTORIN, à part.

Vieux scélérat, va !

LOUISE, jouant l'ingénuité.

A moi, une pauvre fille de village... Ah ! c'est ben aimable de vot' part. (Elle salue.)

VICTORIN, à part.

De quoi ! de quoi !

LAROCHE.

Vous acceptez donc ?

MORIN.

Tiens, pardienne.

LOUISE, de même.

Ce serait avec grand plaisir.

VICTORIN, à part.

A la bonne heure !

LOUISE, de même.

Car je sais que vous êtes un brave et digne homme, incapable de faire du tort ou de la peine à personne, mais... c'est plus fort que moi, je ne peux pas vous épouser.

MORIN.

Hein ?

LAROCHE.

Comment !

VICTORIN.

Bon !

LOUISE, naïvement.

Non, vous comprenez, je ne peux pas ; j'en aime un autre.

MORIN.

Toi !

LOUISE.

Et depuis long-temps !

MORIN, s'animaant par degrés.

Et je n'en savais rien !

LOUISE.

Mais si...

MORIN, avec sévérité.

Ah ! ça, voyons, explique-toi... cet amoureux ?

LOUISE.

Eh ! mon Dieu, vous le connaissez mieux que moi !

MORIN.

Mieux que toi !

LOUISE.

Et oui, je vous croyais plus de mémoire.

MORIN.

De mémoire, pourquoi ?

LOUISE.

Pour le service qu'il vous a rendu.

MORIN.

Qui, voyons... qui ?

LOUISE.

Votre ami Raimbaut !

(Morin et Laroche se regardent.)

VICTORIN, à part.

Pouf ! v'là le mot lâché !

LOUISE.

Rappelez-vous, mon père, que vous lui disiez, il y a sept ans, quand il partit pour mon frère Guillaume... « C'est convenu, Raimbaut, tu as ma parole... la parole du père Morin, Louise sera ta femme!... » Je ne l'ai pas entendu, mais c'est vous-même qui me l'avez répété plus de cent fois.

VICTORIN, à part.

Oh ! ces figures qu'ils ont tous les deux !

(Raimbaut paraît à une fenêtre basse.)

TRAFALGAR.

Gabriel dort encore... je puis fumer ici ma pipe.

MORIN, d'un air piteux.

C'est juste !... comment, tu crois que je t'ai dit...

LOUISE.

J'en suis sûre ; on n'oublie pas ces choses-là.

MORIN.

Bien, mais où est-il maintenant, ce pauvre Raimbaut ?

TRAFALGAR, de la fenêtre.

Raimbaut ! Qui est-ce qui demande Raimbaut ? Le v'là ! présent !...

MORIN.

C'est lui ! c'est lui ! c'est Raimbaut !

TRAFALGAR.

Le père Morin !

(Il disparaît et descendee jeter dans les bras de Morin.)

ENSEMBLE.

AIR de M. Artus.

MORIN.

Oui, c'est bien lui, bonheur extrême !

Ce soldat, c'est Raimbaut lui-même.

Quand je croyais à son trépas,

Je le presse ici dans mes bras.

LAROCHE.

Il se pourrait, surprise extrême !

Ce soldat, c'est Raimbaut lui-même.

Sur lui vraiment je n' comptais pas,

Comment nous tirer d'embarras ?

VICTORIN et LOUISE.

Qu'ai-je entendu ? mon stratagème

Tournerait-il contre moi-même ?

Sur Raimbaut je ne comptais pas,

Comment nous tirer d'embarras ?

TRAFALGAR.

Pourquoi cette surprise extrême !

Oui, c'est moi, c'est Raimbaut, lui-même ;

Quand tu croyais à son trépas,

Il te presse ici dans ses bras.

MORIN.

Je suis bien fâché, monsieur Laroche, mais il n'y a plus rien de fait entre nous... Raimbaut a ma parole, et sa mort seule pouvait m'en dégager... Je vous rends votre contrat de ferme... vous n'aviez la préférence qu'après lui...

LAROCHE, prenant le contrat.

Maudit soldat !

(Il sort en montrant le poing.)

LOUISE, consternée, bas à Victorin.

Nous sommes perdus !

VICTORIN, de même.

Ah ! mais... ça ne se passera pas comme ça ; cré nom, nous allons rire.,

(Il sort tragiquement.)

oo

SCÈNE VIII.

LOUISE, TRAFALGAR, MORIN.

MORIN.

Ce cher ami ! si près de nous quand on le croyait perdu.

TRAFALGAR.

Et qui se trouve là, juste pour répondre à l'appel ; je ne vous reconnaissais pas de là-haut.

MORIN.

C'est pas étonnant... tu nous croyais en Lorraine, à Etain... et nous y serions encore avec Guillaume, mon fils, qui, grâce à toi, se porte bien, mais nous sommes venus habiter dans ce pays avec ma petite Louise.

TRAFALGAR.

Que j'avais laissée enfant !

MORIN.

Et la v'là bonne à marier... si le cœur t'en dit. (A Louise.) Eh ! ben, tu ne dis rien à notre ami Raimbaut ? T'as l'air tout embarrassé.

TRAFALGAR.

Oh ! nous avons déjà fait connaissance... c'est

TRAFALGAR.

2

elle qui m'a reçu, sans savoir que j'étais... un excellent cœur.

LOUISE.

C'était si naturel.

MORIN.

Et v'là tout ce que tu réponds ? T'as l'air triste à présent... Allons, de la gaité, morguenne ! Le v'là ton Raimbaut... puisque tu l'aimes, que tu veux l'épouser... C'est bon, on te le donnera...

LOUISE.

Mon père !

TRAFALGAR.

Elle m'aime !

MORIN.

Pardienne ! tu ne l'as donc pas entendue là, tout-à-l'heure ? Ah ! jarniquoi ! elle ne se faisait pas prier pour le dire... j'aime Raimbaut... je ne veux épouser que Raimbaut... là, voyons, est-ce vrai ?

LOUISE, consternée.

Mais, mon père...

TRAFALGAR.

Chère Louise, c'est donc depuis mon départ...

MORIN.

Sept ans que ça dure, mon cher, rien que ça... elle t'aimait en cachette, figure-toi, la sournoise, une inclination d'enfance, quoi !

TRAFALGAR.

Faut pas contrarier ces choses-là, père Morin.

MORIN.

Non pardienne... aujourd'hui même, le contrat.

LOUISE.

Aujourd'hui... (A part.) Ah ! mon Dieu !

MORIN.

T'as attendu assez long-temps, il est trop juste que je me dépêche.

LOUISE.

Mon père, je vous en prie...

MORIN.

Comment ! comment ! est-ce que tu feras des façons, à c'te heure ?

TRAFALGAR.

Père Morin, on connaît ça... le premier amour... juste, comme la première affaire.

AIR de Fanchon la Vieilleuse :

La veille d'la bataille,
Le cœur vous bat un peu ;
Mais on rit d'la mitraille
Dès qu'on a vu le feu.
Le lendemain à l'ouvrage,
Au lieu de balancer,
On a tant de courage,
Qu'on voudrait r'commencer.

Quand nous serons mari et femme, on se dira tout, n'est-ce pas, ma petite Louise ?

LOUISE.

Oui, monsieur Raimbaut... (A part.) Si je pouvais le lui dire avant !

MORIN.

Allons je cours chercher le notaire. Tout le monde, ici, te connaît déjà ; tu trouveras des amis partout.

TRAFALGAR.

Grâce à vous... mais j'en ai aussi un là, d'ami, à qui je veux être le premier à annoncer mon bonheur !

MORIN.

Ah ! tu as amené un camarade ?

TRAFALGAR.

Mademoiselle Louise te contera tout ça.

MORIN.

Alors, à tantôt, nous ne serons pas long-temps à revenir.

ENSEMBLE.

AIR du Brasseur.

MORIN et TRAFALGAR.

Il faut hâter
notre mariage ;
votre

Quand on a long-temps attendu,
On est bien ais', dans son ménage,
De regagner le temps perdu.

(Morin sort avec Louise, Trafalgar les conduit ; en se retournant, il voit Gabriel, qui est sorti de la maison.)

SCÈNE IX.

TRAFALGAR, GABRIEL.

TRAFALGAR.

Voilà Gabriel ! Oh ! je suis bien sûr que ça lui fera plaisir... C'est vous, mademoiselle... (Mouvement de Gabriel.) Ne craignez rien, nous sommes seuls. Ce bruit vous aura peut-être réveillée... mais quand on est joyeux, on perd la tête, voyez-vous ; on oublie qu'il y a là quelqu'un qui a besoin de sommeil !

GABRIEL.

Quel événement si heureux?... Serait-ce seulement le plaisir de vous retrouver en France, après tant de fatigues et de périls ?

TRAFALGAR.

Oh ! oui, c'en est de plaisir... revoir son pays, les amis qu'on a quittés depuis si long-temps, et qui vous aiment toujours... et, avec tout ça, une petite femme comme vous m'en avez souvent souhaité une.

GABRIEL.

Oui... une femme qui vous aime comme vous le méritez, vous la trouverez, soyez-en sûr, mon ami.

TRAFALGAR.

C'est votre idée ?

GABRIEL.

C'est mon espoir le plus cher.

TRAFALGAR.

Eh bien ! je vas vous dire... moi aussi, je commence à croire que ça pourra se rencontrer bientôt... et même pas bien loin d'ici.

GABRIEL, à part.

Aurait-il deviné...

TRAFALGAR.

En v'là une de chance... pour un pauvre petit service qui n'en valait pas la peine... être aimé comme ça !

GABRIEL.

Quoi ! vous sauriez donc ?...

TRAFALGAR.

Et depuis long-temps... Pauvre petite !

GABRIEL, tendrement.

Elle a dû bien souffrir, n'est-ce pas ?

TRAFALGAR.

Mais non, pas trop.

GABRIEL.

Ne pouvoir confier son secret à personne...

TRAFALGAR,

Bon, c'est pas ça qui l'aurait rendue malade : elle le disait à tout le monde, quoi ! elle tourmentait son père du matin au soir... Raimbaud va-t-il bientôt revenir ? la guerre est pourtant finie !

GABRIEL.

Son père !... Mais de qui parlez-vous donc ?

TRAFALGAR.

Mais de Louise, la fille de ce brave homme de Morin, vous savez, chez qui je devais vous conduire, en attendant que l'on retrouve votre fripon... Il est ici... avec elle... Louise, sa fille, et je vais l'épouser.

GABRIEL.

L'épouser !... Vous auriez consenti ?...

TRAFALGAR.

Dam ! ils m'attendaient pour la chose... Elle m'aime tant, à ce qu'il paraît.

GABRIEL.

Et vous ?

TRAFALGAR.

Moi !... Oh ! pour ce qui est de ça, j'en sais encore rien... vous comprenez... une enfant pas plus grande que ça quand je l'ai quittée ; mais à présent... Hé ! hé ! ça pourra venir

GABRIEL.

Et vous serez heureux ?

TRAFALGAR.

Elle aussi, je m'en flatte... Mais vous me dites ça d'un air... est-ce que vous en seriez fâchée ?

GABRIEL.

Pouvez-vous le penser... après tout ce que je vous dois ?... tant de dévouement, de soins, de respect !

TRAFALGAR.

Ah ! oui, parlons donc un peu de ça, mille tonnerres !... je vais oublier que je ne sais plus jurer, et ce sera vot' faute... Beau miracle que j'ai fait là, porter secours à une enfant à moitié morte de frayeur et de froid ! Pauvre jeune fille... séparée

à jamais de votre père, vieux général blessé mortellement près de vous, qui l'aviez suivi sous cet habit... enfin, abandonnée au milieu de la bagarre par le misérable à qui votre père vous avait confiée en mourant, avec toute sa fortune... le greudin ! fallait donc n'avoir pas de cœur... Non, non, ce n'est rien que ça, et tout ce que j'ai fait, un autre l'aurait fait comme moi.

GABRIEL.

Et vos privations de chaque jour, cet oubli continu de vous-même pour ne penser qu'à moi... Vous aviez faim, et vous me donniez votre pain, vous aviez froid, et vous me donniez votre manteau, et vous osez dire que ce n'est rien, que ça.

TRAFALGAR, brusquement.

Eh bien ! quoi, on a été malheureux ensemble ; on a partagé comme un frère et une sœur.

GABRIEL, avec reproche, mais doucement.

Et vous parlez de séparation !

AIR : Un matelot (de M^{me} Duchange).

Quand mon désir, quand ma seule espérance,
De vos bienfaits seraient de m'acquitter,
Indifférent à ma reconnaissance,
Sans nul regret vous veuillez me quitter.
Et si le sort, se montrant moins sévère,
Avec mes biens me rendait sa faveur,
Auprès de moi je chercherais mon frère,
Lui qui sauva ma vie et mon honneur,
Lui qui long-temps partagea ma misère,
Il ne pourrait partager mon bonheur.

TRAFALGAR.

Allons donc, est-ce que c'est possible ! une dame du grand monde, à ce qu'il paraît, et un pauvre matelot, un loup de mer... ça nous aurait gênés tous les deux... une connaissance comme la mienne vous aurait fait du tort dans la société.

GABRIEL.

Eh ! que m'importe l'opinion du monde ! Votre affection ne me dédommagerait-elle pas de tout ?

TRAFALGAR, avec entrainement.

Oui, vous dites ça, parce que vous êtes aussi bonne que jolie... Ah ! pardon, je n'aurais pas dû dire ça.

GABRIEL, souriant.

Il n'y pas de mal.

TRAFALGAR.

Si fait, parce que vous pourriez croire.. Allons donc, jamais !

AIR d'Aristippe

D'un marin, j'ai la rude écorce,
Mais d'un serment j'connais l'pouvoir.
L'honneur donne toujours la force
D'être fidèle à son devoir ;
Et c'est sa voix qui m'fait entendre :
Ton ouvrage, il faut l'achever ;
Songe qu'un jour il faudra rendre
Ce bien que tu sus conserver.

C'est à ma petite Louise seule que je dois songer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, VICTORIN.

VICTORIN, à part, au fond, ferrailant dans le vide.
Une, deux, trois! liez le fer... tirez droit.. V'là!
pst!... (Il reste fendu.)

TRAFALGAR, tournant la tête.

Hein! quel est ce moulin à vent?...

GABRIEL.

C'est monsieur Victorin!

TRAFALGAR.

Je le prenais pour un gendarme faisant sa ronde
en négligé du matin, avec son briquet municipal.
VICTORIN, se relevant et passant son briquet sous son
bras.

Le briquet ici présent m'a été prêté par le sacristain
de la paroisse, ancien bourreau des crânes.

TRAFALGAR.

Ah! ah! un ancien des anciens.

VICTORIN.

Oui, et qui avait une botte secrète avec quoi il
démollissait n'importe qui...

TRAFALGAR.

Diable! c'était bon à connaître.

VICTORIN.

C'est ce que je me suis dit... J'ai tant fait qu'il
m'a appris la chose... et je viens un peu l'essayer
avec vous... pour voir...

TRAFALGAR.

Avec moi... allons donc, toi qui, ce matin...

VICTORIN, avec dédain.

Ce matin, je ne dis pas, je ne vous connaissais
pas... j'étais votre ami... mais à cette heure, je
vous hais... (Changeant de ton.) Ah! tu crois, parce
que tu as tué l'animal anglais, que tu viendras
m'enlever celle que je reluque... Ah! mais non...
J'aime mademoiselle Louise, entendez-vous? et
c'est moi qu'elle aime... et elle ne peut pas vous
souffrir, vous, soldat que tu es!

GABRIEL, à part.

Serait-il vrai!

TRAFALGAR, marchant sur lui.

Ah! ça, dis donc, toi conscrit, qu'est-ce que tu
réclames... est-ce un coup de brosse qu'il te faut?

VICTORIN.

Oui, j'en ai soif, et à moins que vous ne renon-
ciez à mademoiselle Louise.

TRAFALGAR.

Moi, y renoncer, veux-tu bien...

VICTORIN.

Allons, en garde!... je te vas flanquer ma botte...

TRAFALGAR.

Hein?...

VICTORIN.

Secrète, pst...

TRAFALGAR, tirant son sabre.

Ah! ça, mille tonnerres, tu veux donc m'échauf-
fer la monstache.

VICTORIN.

Oui, j'éprouve le besoin de vous casser quelque
chose.

GABRIEL.

Qu'allez-vous faire? arrêtez!

TRAFALGAR, faisant sauter en l'air le sabre de
Victorin.

Pst, ni vu, ni connu le briquet du bourreau des
crânes.

VICTORIN, consterné.

En v'là une botte secrète, parlez m'en... Vieux
blagueur de sacristain, va!

TRAFALGAR.

Ah! il a des bottes secrètes, ton sacristain! Eh!
bien, va lui apprendre encore celle-là.

(Il lui donne un coup de pied.)

VICTORIN.

Cré nom, n'allez pas toucher...

TRAFALGAR.

Ça suffit, v'là le père Morin et les amis, mais si
tu bronches, je t'aplatis comme un biscuit de
mer.

VICTORIN.

Un biscuit de mer!... cré nom!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MORIN, GENS DE LA NOCE.

CHOEUR.

AIR de M. Artus,

Lorsqu'au meilleur de ses amis
Morin va marier sa fille,
Cet hymen, pour tout le pays,
Est une fête de famille.

MORIN.

Oui, mes enfans, le v'là ce brave Raimbaut,
vous êtes tous contents de le voir épouser ma fille...
je ne pouvais pas mieux choisir, pas vrai?

LES VILLAGEOIS.

Certainement!

MORIN, à Trafalgar.

Eh bien, et cet ami... ce camarade...

TRAFALGAR, montrant Gabriel.

Le voilà!

MORIN.

Tiens, comme il est jeune! Serviteur! vous sa-
vez le proverbe... les amis de nos amis... Mais, as-
sez causé, il y a eu déjà trop de temps de perdu...
le notaire, les témoins, rien n'y manque... Al-
lons, Raimbaut, la main à ta future!

TRAFALGAR.

Mademoiselle Louise... (À part.) Tiens, comme
elle tremble.

GABRIEL, à part.

Allons, c'en est fait!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LAROCHE.

LAROCHE.

Arrêtez ! Morin, un mot !

MORIN.

Monsieur Laroche, vous ici ?

LAROCHE.

Vous ne m'attendiez pas ?

MORIN.

C'est vrai, nous ne comptons pas sur vous !

LAROCHE.

Vous croyiez que j'avais de la rancune ?

GABRIEL, observant Laroche.

Cette voix !... ces traits... c'est lui ! c'est bien lui !

LAROCHE.

Le bonheur de mademoiselle Louise avant tout, et puisqu'elle croit le trouver avec monsieur...

MORIN.

A la bonne heure... et vous allez signer avec nous le contrat.

LAROCHE.

Certainement.

MORIN.

C'est très bien de votre part.

TRAFALGAR.

Touchez là !

GABRIEL, arrêtant la main de Trafalgar.

Pas encore !

LAROCHE.

Mais comme père de mademoiselle Louise et adjoint du maire de cette commune, si j'étais de vous, j'exigerais...

MORIN.

Quoi donc ?

LAROCHE.

Des papiers qui prouvent pendant tout ce temps la bonne conduite de M. Raimbaut.

MORIN.

Allons donc, c'est inutile, je le connais.

TRAFALGAR.

Si fait, j'y tiens, moi, je ne serais pas content sans ça .. et puisqu'il faut des preuves, on en donnera, mille tonnerres, on en donnera... Et d'abord, et d'une, ma croix à Smolensk... un drapeau pris sur l'ennemi, rien que ça... deux balles dans la poitrine, bon !... maintenant, ici... un coup de lance, toujours par devant... bon encore !... Et morbleu, tout ça vaut bien des pattes de mouche !

GABRIEL, passant près de Laroche.

Certainement, mais si ce n'est pas encore assez pour rassurer l'honnête monsieur Laroche sur notre moralité, j'ai des papiers à lui montrer, moi !

LAROCHE, hésitant.

Vous ?

GABRIEL, se posant devant lui.

Oui, moi !

LAROCHE, le regardant.

Qui donc êtes... (A part.) Grand Dieu ! cette ressemblance...

TRAFALGAR, à Gabriel.

Y songez-vous !... vos papiers à cet homme ?...

GABRIEL.

Un coup d'œil suffira.

LAROCHE, l'arrêtant.

Non, non, c'est inutile ! (A part.) Oh ! plus de doute, c'est elle.

GABRIEL, bas à Laroche.

L'acte où vous reconnaissez le dépôt confié par mon père, sa fortune et sa fille... Tremblez, si vous osez le nier !

LAROCHE, tremblant.

Au nom du ciel, ne me perdez pas, je reconnais tout.

GABRIEL.

C'est bien ! (Haut.) Ainsi, monsieur Laroche, vous êtes satisfait ?

LAROCHE.

Parfaitement !

MORIN.

Tiens, il n'en a pas l'air !

TRAFALGAR.

Oh ! nous aurons plus tard un chapelet à débiter ensemble.

MORIN.

Bah ! faut l'excuser... la mauvaise humeur ; c'est fait pour ça.

GABRIEL.

Certainement, monsieur Laroche, un bonhomme au fond... et qui, j'en suis sûr, a bien du regret de tout ce qu'il a fait.

LAROCHE.

Oh ! oui... si vous saviez...

GABRIEL, bas.

Silence !... (Haut.) Tenez, voyez, il en est tout consterné... et pour vous prouver qu'il ne voulait que le bonheur de mademoiselle Louise, il vient de me dire tout-à-l'heure qu'il lui offrait pour présent de noce... mais c'est peut-être indiscret, je devrais lui en laisser le plaisir.

MORIN.

Quoi donc ? le bail de la ferme des Ormeaux ?

GABRIEL.

Cela vous arrangerait-il ?

MORIN.

Je crois bien !

GABRIEL.

Eh bien, c'est justement cela !

MORIN.

Il serait vrai, monsieur Laroche ?

GABRIEL.

Vous doutez de sa parole ?

LAROCHE.

Le bail est au château ; je vais vous le chercher.

GABRIEL.

Oh ! que j'aie le plaisir de le remettre moi-même à mon ami Raimbaut.

LAROCHE.

Comme il vous plaira.

MORIN.

Il lui fait faire tout ce qu'il veut.

TRAFALGAR.

Ça ne m'étonne pas, il est si gentil !

MORIN, montrant Laroche.

C'est égal, il faut avouer qu'il n'y a pas beaucoup de braves gens comme ça.

GABRIEL, à part.

Heureusement !

MORIN.

Mes amis, remerciez-le tous avec moi !

LES VILLAGEOIS.

Vive monsieur Laroche !

(Laroche regarde Gabriel d'un air suppliant et confus.)

GABRIEL, bas.

C'est ma seule vengeance.

LAROCHE, à Gabriel.

Venez, venez !

GABRIEL, riant.

Je suis à vos ordres... (Bas à Trafalgar.) Louise est bien triste !

TRAFALGAR.

Je l'ai remarqué.

GABRIEL.

Sachez pourquoi !

TRAFALGAR.

A l'instant ! (A Louise.) Restez, il le faut.

MORIN.

Et nous, enfants, par ici.

(Reprise du chœur d'entrée.)

oo

SCÈNE XIII.

TRAFALGAR, LOUISE.

LOUISE, à part.

Que peut-il me vouloir ?

TRAFALGAR.

Voyons, mademoiselle Louise, nous v'là entre nous, sans papa, ni maman... nous sommes susceptibles de nous entendre... ainsi, le cœur sur la main.

LOUISE.

Mais qu'y a-t-il donc ?

TRAFALGAR.

Il y a qu'au régiment, voyez-vous, nous avons un sergent, qui était bien le plus drôle de corps... Chaque fois qu'il lui arrivait une recrue à former, il lui disait : Conscrit, écoute bien, je vais faire ton éducation, et il commençait ainsi. Art. 1^{er}.

Conscrit, généralement, la femme est un petit animal qui a été créé pour tromper les humains.

LOUISE.

Monsieur !

TRAFALGAR.

Avait-il tort le sergent ?

LOUISE, souriant avec malice.

Mais... je ne sais...

TRAFALGAR.

Ça vous embarrasse... c'est juste... Quand on a quelque chose sur la conscience, on n'est pas à son aise.

LOUISE.

Ah ! je vous jure !

TRAFALGAR.

Ne jurez pas... j'en ferais autant, et ça m'est défendu... Vaut mieux s'expliquer tranquillement ; et, comme j'aime pas à louvoyer long-temps, je vais pincer le vent pour arriver plus vite... Là... voyons, franchement, m'aimez-vous... comme...

LOUISE.

Certainement... vous êtes un honnête homme.

TRAFALGAR.

Je vous passe le mot... M. Laroche aussi est un honnête homme, à ce qu'on dit, et pourtant je suis bien sûr qu'en fait d'amour pour lui...

LOUISE, vivement.

Oh ! je le déteste !

TRAFALGAR.

Vous voyez bien... Allons... dites la chose... vous aviez peur du père Morin, et vous m'épousiez par obéissance.

LOUISE.

Non, ce n'est pas ça.

TRAFALGAR.

Comment, vous m'aimez un peu !

LOUISE.

Beaucoup, mais...

TRAFALGAR.

Mais quoi ?

LOUISE.

Mais j'aime encore mieux Victorin.

TRAFALGAR.

Victorin... et vous consentiez à m'épouser ? (A part.) Le sergent était un grand homme !

LOUISE.

Je vais vous dire, M. Raimbaut, j'aime Victorin depuis long-temps... mais comme avant votre arrivée, mon père voulait me marier avec M. Laroche, que je ne peux pas souffrir.

TRAFALGAR.

Eh bien !

LOUISE.

Je lui ai dit que je vous aimais.

TRAFALGAR.

Mais pourquoi... pourquoi... pourquoi?... car, le diable m'emporte, si j'y comprends un mot.

LOUISE.

Mais... pour gagner du temps... je vous croyais au fond de la Russie, et je ne pensais pas...

TRAFALGAR.

Que je tomberais là comme une bombe pour vous prendre au mot. Ah ! ah ! ah ! Bon, j'entends !

AIR : De l'apothicaire.

Je n'étais que le r'tranchement,
Le bastion, la citadelle,
Qui vous gardait à votre amant ;
Vrai Dieu, l'anecdote est nouvelle,
De me fâcher, j'aurais bien tort ;
Pour la finesse, à vous la pomme !
Mais je dois répéter encore :
(Se découvrant et avec explosion.)

Le sergent était un grand homme !..

LOUISE.

Vous ne voudrez plus m'épouser, n'est-ce pas ?

TRAFALGAR.

Non, mon enfant...

LOUISE, avec joie.

Oh ! quel bonheur !... quel bonheur !... (Confuse.) Pardon, M. Trafalgar !

TRAFALGAR, riant.

Ah !.. ah !.. Mais comment faire pour décider le père Morin au sujet de...

LOUISE.

De Victorin?... Si vous dites non, il voudra prendre l'autre... M. Laroche.

TRAFALGAR.

C'est embarrassant !

LOUISE.

Dites que c'est effrayant.

TRAFALGAR.

Eh bien ! il faut monter à l'abordage ; c'est mon métier, soyez tranquille, je l'ai mis dans ma tête, vous épouserez Victorin.

LOUISE.

Ah ! mon bon monsieur Trafalgar, que vous êtes gentil ; il faut que je vous embrasse.

(Elle se jette à son cou.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MORIN, VICTORIN, INVITÉS.

MORIN.

Bon !

VICTORIN.

Bon !

MORIN, riant.

Bien donné, bien reçu.

TRAFALGAR.

Ah ! vous voilà, mes amis !

VICTORIN, à part.

• Son ami !... et dire que je ne peux plus le tuer, ce monstre-là ! Cré nom de sacristain... va !

MORIN.

Faut pas demander si c'est arrangé... Ah ! mais c'est qu'elle y allait franc jeu ! Nous sommes tous témoins que c'est elle qui l'a donné... Ma foi, Raimbaut, tu peux te vanter d'avoir fait là une fameuse passion, tout de même.

TRAFALGAR, souriant.

Bah ! faut pas croire les apparences.

MORIN.

Il appelle ça les apparences... Excusez, diable, si tu n'es pas encore content... Minute !... faut se dépêcher de signer le contrat... Ah ! mais... assez d'à-comptes comme ça... Allons vite, les enfans, voilà le notaire ; tout est prêt, il n'y a plus qu'à mettre les noms... Allons, mon gendre, va donner tes nom et prénoms.

TRAFALGAR.

Très volontiers, ça ne sera pas long !

VICTORIN, bas à Louise.

Ah ça ! dis donc, Louise, tu ne vas pas signer, au moins ?

LOUISE, bas à Victorin.

Laisse donc, c'est une frime !

VICTORIN.

Minute !... ils te forceraient à l'épouser ensuite.

LOUISE.

Mais non, pour la frime !

VICTORIN.

Ah ! bon... Et... ce soir ? Toujours pour la frime... Merci... je n'entends pas ça...

oo

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GABRIELLE en femme dans le fond sans être vue, TRAFALGAR.

MORIN.

Allons ! écoutons la lecture du contrat.

TRAFALGAR, le contrat à la main.

Par devant maître Tirelitout, notaire...

VICTORIN.

Retiens-moi, Louise, je vais faire un malheur.

MORIN.

C'est bon... venons tout de suite au fait...

VICTORIN, se mangeant les poings.

Cré nom !...

TRAFALGAR.

Ledit sieur Victorin Manichon...

MORIN.

Quoi ! Plait-il ?

TRAFALGAR, très vite.

Et ladite demoiselle Louise Morin étant intentionnés de contracter mariage, ont requis le notaire.

MORIN.

Mais non, mais non... tu te trompes, il y a erreur !

TRAFALGAR.

Non, mon cher Morin... ces deux enfans-là s'aiment depuis long-temps... elle vient de me l'avouer.

MORIN.

Comment?... comment?... je n'y suis plus du tout... Et toi?

TRAFALGAR, montrant Victorin.

Moi, je ne venais qu'après lui.

LOUISE, à Victorin.

Tu l'entends!

VICTORIN, à Trafalgar.

Ah! sergent! v'là un trait.

TRAFALGAR.

Une botte secrète, mon brave!

VICTORIN.

Elle vaut mieux que la mienne... Ah! oui.

TRAFALGAR.

Allons, père Morin, mariez ces enfans-là, morbleu!

MORIN.

Jamais!... Un garçon qui n'a pas un sou vaillant.

GABRIELLE, s'avancant.

Vous vous trompez, monsieur Morin, j'apporte la dot.

MORIN.

Que vois-je... cette dame?

TRAFALGAR, s'approchant de Gabrielle.

Mademoiselle Gabrielle de Nérès!

TOUS.

Gabrielle!

VICTORIN.

Tiens! le petit qui était une petite!

GABRIELLE.

Oui, mes amis, Gabrielle de Nérès qui peut reprendre ses habits de femme, car elle est arrivée au but de son voyage.

TRAFALGAR.

Sitôt!

GABRIELLE.

Oui, encore un service de ce bon monsieur Laroche; il m'a fait découvrir le malheureux qui m'avait enlevé ma fortune.

TRAFALGAR, sautant sur son sabre.

Vrai? Et où est-il que je l'extermine, ce brigand-là!...

GABRIELLE.

Il a quitté la France pour n'y plus revenir, en laissant l'argent entre les mains de l'honnête monsieur Laroche... Un remords de conscience...

MORIN.

Encore M. Laroche... En v'là un qui peut se vanter d'avoir rendu des services.

GABRIELLE.

Malheureusement, vous ne le reverrez plus!... Il est parti aussi... Le chagrin de ne pas épouser votre fille.

GABRIELLE.

Et comme il m'a cédé son château, je dois acquitter ses dettes. Et pour vous remercier de la bonne hospitalité que j'ai reçue chez vous, voici d'abord le contrat de la ferme pour la dot de mademoiselle Louise, et la ferme pour celle de monsieur Victorin.

LOUISE et VICTORIN.

Oh! mademoiselle!

GABRIELLE.

Et vous, Raimbaut, n'avez-vous rien à me demander?

TRAFALGAR.

Moi, mam'selle, une place à votre foyer pour rester près de vous toujours.

GABRIELLE.

Toujours!... tant que je serai libre... Mais si un jour je venais à me marier...

TRAFALGAR.

Vous marier!... Je n'y avais jamais songé. Ah! alors, il vaut mieux que je parte.

GABRIELLE.

Pourquoi?

TRAFALGAR.

Parce que je ne pourrais pas vivre avec votre mari...

GABRIELLE, lui tendant la main.

Mon mari!... Ah! vous l'aimez, j'en suis sûre, comme je l'aime déjà...

TRAFALGAR.

A moi tant de bonheur!...

GABRIELLE.

Silence!

TRAFALGAR.

Allons, mes amis, tout à la joie, fêtons les nouveaux mariés.

TOUS.

Vive monsieur Raimbaut!

VICTORIN, s'approchant.

Dites donc, sergent, je crois que c'est pas la peine d'aller au grenier chercher ma botte de paille.

TRAFALGAR.

Ça me fait cet effet-là.

REPRISE DU CHOEUR.

Il faut hâter notre mariage, etc.

GABRIELLE, au public, en montrant Trafalgar.

AIR, Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?

Dans maintes rencontres fatales,
 Beaucoup plus brave qu'aujourd'hui,
 Il était calme, quand les balles,
 Avec fureur sifflaient autour de lui.
 Mais ce bruit-là maintenant l'inquiète,
 Et son effroi, nous le partageons tous:
 Pour ne point troubler notre fête,
 Que rien ici ne siffle autour de nous.

FIN DE TRAFALGAR.